

Altises, puces, tiquets, turneps et colza

Depuis plusieurs années, les altises font l'actualité en causant des dégâts importants sur les semis de colza d'hiver. Cela a conduit à l'abandon de cette culture dans des régions entières.

PAR ANDRÉ FOUGEROUX

Les populations de grosses altises du colza, dites aussi altises d'hiver *Psylliodes chrysocephala*, ont acquis des résistances aux pyrèthroïdes et les insecticides susceptibles d'enrayer les dégâts se font rares. Leurs dégâts sur les semis de colza d'hiver, s'accompagnant souvent d'attaques du charançon du bourgeon terminal, ont conduit à l'abandon par de nombreux producteurs de cette culture, notamment dans l'est de la France. Ces dégâts d'altises ne sont, hélas, pas nouveaux !

Nombreuses appellations

Dès le XVIII^e siècle, les altises figurent en bonne place dans les ouvrages agricoles. L'édition de 1809 du *Nouveau Cours d'agriculture théorique et pratique* répertorie les différentes altises. Certaines portent des noms poétiques qui tranchent avec leur comportement dévastateur : altise bleue, altise du chou, l'altise holsatique, altise paillette, altise noire, altise bédaude, pour ne mentionner que celles sur crucifères... À l'époque, la mieux connue est l'altise bleue *Altica oleracea* (actuellement altise commune des crucifères). Ces coléoptères aux reflets métalliques sont connus des cultivateurs sous les noms de puceron, pucerotte, barbot, puce de jardin, pucette ou tiquet. Difficile de s'y retrouver dans ces appellations et tout aussi difficile d'y apporter remède ! Dans l'ouvrage mentionné, voici les préconisations dont le moins que l'on puisse dire est qu'elles ne soulevaient pas l'enthousiasme : « Les seuls moyens qui aient eu quelque efficacité sont des arrosements avec des décoctions de plantes acres ou



Grosse altise sur feuille de colza.

Photo : L. Jung - Terres Inovia

fétides telles que le tabac, le noyer, le sureau, etc. La cendre, la suie et l'urine ont produit des bons effets. Je ne les appellerai cependant pas des remèdes certains, car ils ne réussissent pas toujours ou ils demandent à être si fréquemment répétés que l'emploi du temps absorbe les avantages qu'on peut en tirer. » En 1822, le baron de Morogues dans son *Essai sur les moyens d'améliorer l'agriculture en France* y fait référence alors qu'il préconise l'introduction de turneps⁽¹⁾ dans les rotations : « M. Knight a essayé avec succès d'empêcher les pucerons d'attaquer les turneps, en arrosant légèrement un champ avec une composition formée d'urine, de chaux vive et de suie, et qu'il a remarqué aussi que les turneps semés sur fumier, poussant plus rapidement et avec plus de vigueur étaient moins attaqués par les insectes destructeurs que ceux qui ne végétaient qu'avec peine. Je pense donc que pour faire réussir les turneps, il serait à propos d'imiter la coutume des cultivateurs de Norfolk, qui

ne sèment ces plantes que sur des champs bien fumés et qu'il serait à propos de les arroser superficiellement, à l'aide d'un tonneau percé renfermant un mélange d'eau, de suie, de chaux vive et d'urine. [...] Les différentes espèces de navets et de raves exigent une terre légère, profonde et peu caillouteuse, bien labourée et bien meuble. Il convient de les semer dans un sol bien engraisé avec des fumiers consommés ; car les fumiers récents s'y attireraient davantage les pucerons qui sont leur plus dangereux ennemi. »

Du goudron et de la sciure de bois

Dans ce texte, il ne s'agit pas de nos pucerons actuels mais d'altises. Ces dernières, du fait de leur saut lorsqu'elles sont dérangées, étaient assimilées à des puces, d'où cette confusion entre les altises (puces) et pucerons.

Au XIX^e siècle, ces altises ont freiné le développement des navets et du colza dans les campagnes françaises. En 1863, dans son livre *La Maison de campagne*, P. Joigneaux y fait référence : « Un jour notre estimable compatriote, monsieur Paul Thénard, s'est aperçu que les altises n'aimaient pas l'odeur du goudron de houille, et de suite, en homme heureux de sa découverte, il a imprégné de ce goudron une certaine quantité de sciure de bois qu'il a fait répandre sur plusieurs hectares de jeunes colzas. Les altises, qui pourtant ne respectent rien en fait de crucifères, ont respecté les colzas et sont allées chez les voisins. Partout l'altise est l'ennemi de tous les ans, l'ennemi formidable, le pillard déterminé. Chaux fusée, chaux vive, cendres

de bois, ou de tourbe, eau de savon, rien n'y faisait, l'altise se moquait de tous nos efforts. Il fallait la traiter avec le goudron pour s'en débarrasser. Le service rendu est de ceux qu'on ne saurait payer. » Le goudron de houille préfigurait l'usage d'insecticides plus éprouvés. En 1911, les remèdes se multiplient dans l'ouvrage d'A.-L. Clément, *Destruction des insectes nuisibles* : « Pour les larves, fumer la terre afin de rendre les plantes plus résistantes. Répandre de la cendre mêlée de suie et à défaut de la poussière des routes tamisée, ou un mélange de 50 parties de naphthalène pour 500 de sable. Saupoudrer les plantes de chaux éteinte. Arrosage avec de l'eau contenant 1 % de poudre de pyrèthre, ou avec de l'eau dans laquelle on a fait macérer une poignée d'absinthe. Pulvérisation d'arséniate de plomb ou d'arséniate ferreux. Pour les adultes, on établit des pièges avec des tas de broussailles qu'on brûle à la fin de l'hiver. » Il faudra attendre les insecticides modernes pour avoir un répit avec les altises et permettre au colza d'atteindre 1,5 million d'hectares. La disparition progressive de ces solutions conduit soit à la disparition de colza dans des régions entières, soit à revenir aux préconisations du XVIII^e siècle qui consistaient à assurer une croissance rapide de la culture (fumure) pour éviter que le colza pousse moins vite qu'il n'est dévoré. Faute de « pass sanitaire » contre les altises sur le colza et les autres crucifères, il nous restera les tiquets ! □

(1) Navet destiné à l'alimentation du bétail.